

PHILOSOPHIE
LES MÉDIAS, OUTILS DE
PROPAGANDE OU DE
RÉSISTANCE

HISTOIRE
LA *RUMOR* AU FIL
DES SIÈCLES

ÉCONOMIE
L'INFORMATION AU
SECOURS DE LA
DÉCENTRALISATION

GÉOPOLITIQUE
CYBERESPACE DANS LES
FONDS MARINS

LITTÉRATURE
LES CANARDS DE
FÉLIX FÉNEON

HISTOIRE DE L'ART
MUCHA : LA CONSTRUCTION
D'UNE RENOMMÉE INTERNATIONALE

LA

JUN 2022 - NUMÉRO 28



L'INFORMATION

**INTERVIEW
EXCLUSIVE**

avec

Yves Calvi

Journaliste, présentateur TV
et animateur radio

Fugue

LF

EDITORIAL

L'information devait être l'aboutissement de la démocratie moderne et elle est en passe de devenir le fléau du siècle. Certains la recherchent alors que d'autres tentent d'y échapper, elle est notre meilleure alliée ou notre pire ennemie. De la fake news à la théorie du complot, le 21ème siècle mourra d'infodémie. Les peuples sont ivres d'information et c'est la démocratie qui est malade. Dans la rue les criminels se font justice, sur les réseaux sociaux les internautes font la loi au sein de ces tribunaux modernes. La justice était reléguée au banc des accusés lors de la vague MeToo, toujours sur les réseaux sociaux, les internautes se font juges lors du procès ultramédiatisé de Amber Heard et de Johnny Depp. La fréquentation grandissante de ces plateformes et des médias alternatifs en général traduisent une méfiance accrue de la forme traditionnelle du traitement de l'information. Elle est un enjeu de pouvoir pour les peuples et un outil d'oppression pour les États malveillants. L'information est polymorphe et insaisissable mais chercher à la saisir est le défi de la liberté.

Alban Smith

SOMMAIRE



Philosophie

LES MÉDIAS, OUTILS
DE PROPAGANDE OU DE
RÉSISTANCE

5

Histoire

LA *RUMOR* AU FIL DES
SIÈCLES

9

Économie

L'INFORMATION
AU SECOURS DE LA
DÉCENTRALISATION

13

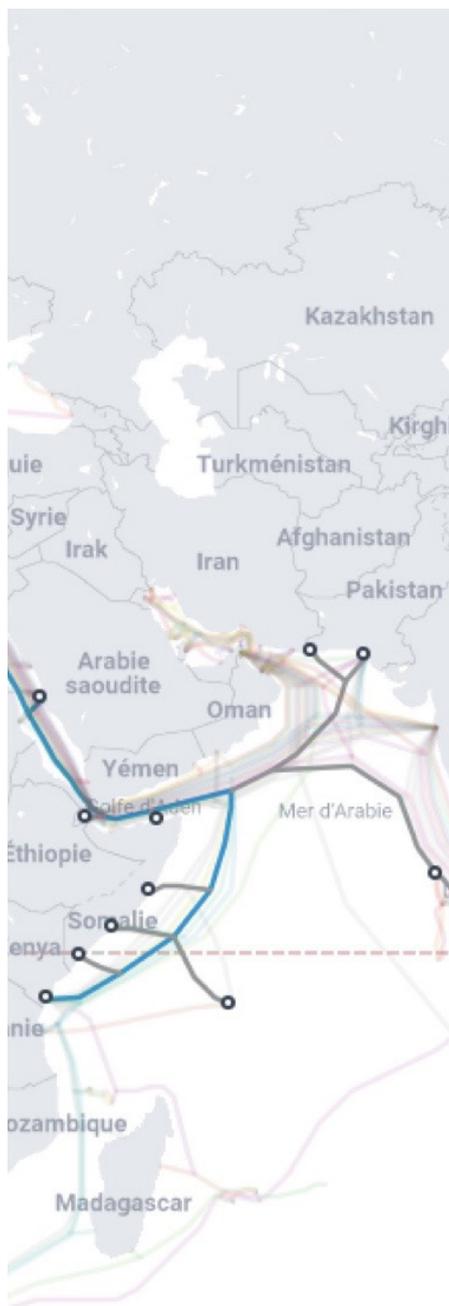




29

Entretien avec
YVES CALVI

Coups de cœur
de Charlotte 32



Géopolitique

CYBERESPACE DANS
LES FONDS MARINS

17

Littérature

LES CANARDS DE
FÉLIX FÉNEON

21

Histoire de l'art

MUCHA : LA
CONSTRUCTION
D'UNE RENOMMÉE
INTERNATIONALE

25

LES MÉDIAS, OUTILS DE PROPAGANDE OU DE RÉSISTANCE

Emmanuel Hanappier

L'histoire contemporaine a suffisamment montré que les médias pouvaient représenter de formidables outils au service du pouvoir politique. Mais l'œuvre de Hannah Arendt permet aussi de penser qu'ils peuvent être cet autre pouvoir politique apte à suppléer aux institutions lorsqu'elles renoncent à l'exigence d'un discours véridique.



Citizen Kane, Orson Welles - Apic

Cette incompatibilité entre la vérité et la politique est illustrée par le rapport que notre société entretient avec son histoire, [...]

Le film *Citizen Kane*, écrit et réalisé par Orson Welles qui y tient aussi le rôle principal, dresse le portrait d'un magnat de la presse américaine : milliardaire, homme politique, collectionneur inassouvi, Charles Foster Kane a acquis son influence par les médias et en particulier par la presse écrite. L'intrigue débute par une invraisemblance : seul le spectateur entend le mot *rosebud*, « bouton de rose », prononcé par le personnage principal au moment de mourir, et c'est pourtant ce mot qui préside à l'enquête menée par un journaliste pour cerner le mystère de la vie du personnage. Par ce contrat de lecture, le spectateur est le confident du secret du personnage et partie-prenante de l'action. Ce film illustre une époque et interroge tant les rapports des médias et de la politique que la valeur de l'information, c'est-à-dire son aptitude à dire la vérité des hommes et des choses.

Vérité et Politique

Le problème fondamental autour de la notion d'information réside dans l'écart entre la réalité et le monde politique. Cette dichotomie fait l'objet d'un long chapitre dans *La crise de la Culture* d'Hannah Arendt. L'auteur juge que le domaine politique, en raison des intérêts, c'est-à-dire des objectifs transitoires qui y président, n'est pas le lieu de l'élaboration d'un discours véridique. La vérité est donc de nature « non politique et, virtuellement anti politique ». Plus que la sphère du pouvoir, c'est l'ensemble du domaine politique que vise Hannah Arendt, établissant une contradiction entre un discours partial et un discours véridique : « Il n'est guère de figure plus susceptible d'éveiller un soupçon justifié que le diseur professionnel de vérité qui a découvert quelque heureuse coïncidence entre la vérité et l'intérêt ». La rigueur d'une telle observation s'inscrit dans une critique des nations modernes et renvoie aux systèmes de propagandes politiques, ainsi qu'aux médias de masse.

Cette incompatibilité entre la vérité et la politique est illustrée par le rapport que notre société entretient avec son histoire, et correspond au refus des pouvoirs politiques d'établir leur action à travers une permanence du monde : « Si le passé et le présent sont traités comme des catégories du futur, c'est-à-dire ramenés à leur état antérieur de potentialité, le domaine politique est privé non seulement de sa principale force stabilisatrice, mais du point de départ à partir duquel changer, commencer quelque chose de neuf ». Si la vérité des faits historiques ou des événements présents est sans cesse discréditée, aucune permanence ne peut être assurée et aucun avenir envisagé.

La contingence des faits

La fragilité de la vérité des faits dans le domaine politique tient à la contingence des faits. Et l'idée que ce qui est advenu aurait pu ne pas advenir acquiert une force particulière, une fois admise dans un système philosophique. C'est le point de départ de la théorie de la connaissance de Kant ; inspirée du scepticisme de Hume (1711-1776), elle énonce la supériorité de la connaissance pure sur la connaissance empirique, de la connaissance du sujet sur la « désolante contingence » des faits. « La ténacité intraitable et irraisonnable de la pure factualité », pourtant gage de certitude, rejoint

[...] et correspond au refus des pouvoirs politiques d'établir leur action à travers une permanence du monde.

le domaine de l'opinion et laisse alors place à l'idéologie pour présider à l'action des hommes. Tel est le phénomène que les régimes totalitaires donnent à voir.

C'est en dehors de la sphère politique que Hannah Arendt cherche donc les ressources pour reconnaître une permanence du monde, seule capable de répondre à la contingence des faits, et qu'elle montre une prédilection pour la Littérature et l'Histoire. L'origine de « *cette passion curieuse, inconnue en dehors de la civilisation occidentale, pour l'intégrité intellectuelle* » se situe, selon elle, dans le récit de la guerre de Troie livré par Homère puis dans l'œuvre d'Hérodote. La philosophe souligne ainsi que par la littérature, les faits échappent à la contingence pour porter une valeur universelle et l'histoire opère la « *réconciliation avec la réalité* », selon l'expression d'Hegel, à travers la transformation du passé en un discours intelligible.

La fonction du discours médiatique

On peut dès lors concevoir le discours médiatique comme la possibilité d'un discours véridique au sein même de la sphère politique. Le philosophe Régis Debray, initiant le concept de "médiologie", analyse les médias à travers la notion de "médiation", qui désigne la « *matrice de sens* » déterminant le contenu transmis : le procédé d'information (le texte, l'image, la parole), le code social de communication (la langue), le support physique (le papier, la télévision) et le dispositif (le journal, les réseaux sociaux, les émissions...) sont autant de médiations qui forment un cadre à l'information. Le fait rapporté et inscrit dans de tels cadres dépasse la rigueur de l'objectivité scientifique pour s'adresser à l'intelligence politique des hommes qui consiste à intégrer le fait dans une histoire ou dans une analyse sociale, politique, individuelle...

Cette observation oblige à considérer l'information au prisme du discours humain. Dans la philosophie d'Aristote, le *logos* désigne à la fois la pensée et la parole et distingue donc l'homme de l'animal : « *Seul de tous les animaux, l'homme a la parole. Certes la voix est signe de la peine et du plaisir et c'est pourquoi elle appartient également aux autres animaux [...] mais la parole est faite pour exprimer et manifester l'utile et le nuisible ainsi*



Citizen Kane, Orson Welle - Motion Picture Herald

que le juste et l'injuste » (Politiques, I, 2). L'homme est ainsi incapable d'une parfaite objectivité ; son mode de communication l'oblige à transformer le fait en discours intelligible. L'information se rapporte directement à ce discours parce qu'elle désigne étymologiquement le processus par lequel l'homme adjoint une forme à une matière, façonne pour représenter. Cette conception de l'information est loin de l'acception moderne du mot qui ne renvoie qu'à une pure factualité et qui n'offre au spectateur ou au lecteur qu'une lecture émotive du réel.

A l'instar de la Littérature et de l'Histoire, le discours médiatique possède donc une fonction politique : quelles que soient ses critiques, ce discours peut être « *d'enseigner l'acceptation des choses telles qu'elles sont* », selon l'expression d'Hannah Arendt, et être le dernier lieu d'une parole politique véridique. ■



Albert Camus prend la tête de la revue Combat en 1945 - ©Rene Saint Paul

A l'instar de la Littérature
et de l'Histoire, le discours
médiatique possède donc
une fonction politique.

LA RUMORAU FIL DES SIÈCLES

Hervé de Valous

L'information est une constante de l'Histoire, seules ses formes et ses supports ont évolué. Qui colporte l'information ? À qui cela profite ? Enquête sur une des armes les plus dangereuses de l'Histoire.



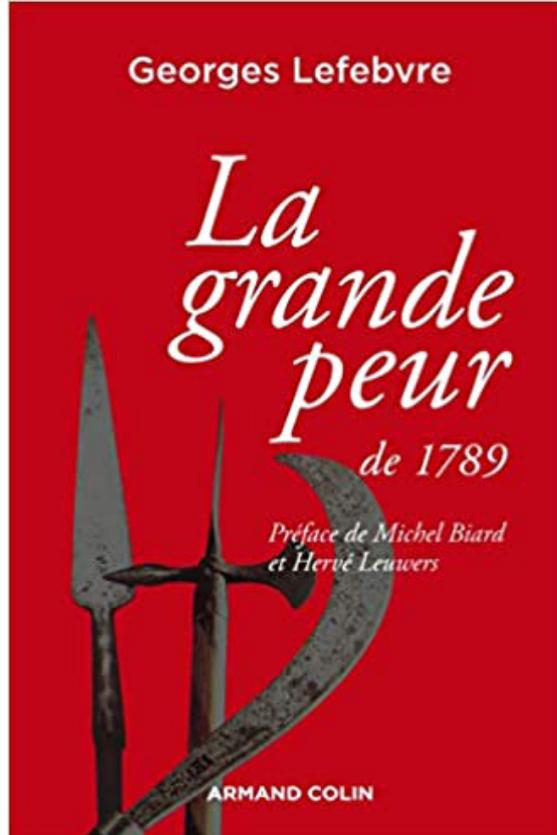
Les Journaux, lithographie de Delpech d'après Louis- Léopold Boilly (1761-1845). Crédit BNF

L'oralité : l'information insaisissable

Durant la plus grande partie de l'Histoire, le support principal de l'information a été la parole. Ce qui, de manière concrète, se traduisait généralement par des phénomènes dits de "rumeur", de "murmure", conduisant parfois à des mouvements de panique des populations si les mauvaises étaient nouvelles. Pour l'historien, l'étude de ce support de l'information soulève évidemment un problème. Le vieil adage "les paroles s'envolent et les écrits restent" prend tout son sens : seules restent les sources écrites et émises par des autorités qui font état de ces rumeurs, de ces bruits qui circulent. Car bien qu'étant d'origine très populaires, ces informations sont écoutées et analysées par les élites qui tentent, par ce canal, de percevoir l'opinion publique. Les différents pouvoirs tentent déjà de contrôler l'information, mais la tâche s'avère extrêmement compliquée car l'origine du message oral est très souvent anonyme et, « *informel, [il] circule librement dans l'espace public.* »¹ Cette liberté totale de l'information engendre exagérations, déformations et approximations de la réalité conduisant à des scènes de troubles qui déstabilisent les pouvoirs politiques, économiques et religieux. Si toutes les époques abondent d'exemples qui corroborent cette dernière affirmation, c'est l'historien Georges Lefebvre qui en a peut-être délivré la meilleure analyse dans son livre *La Grande Peur de 1789* (1932). Il démontre notamment que cette peur panique qui a saisi la France à l'été 1789 du fait des rumeurs et des murmures a été, entre autres, la cause de l'effondrement définitif du régime seigneurial qui prévalait dans notre pays depuis quasiment dix siècles. La méfiance des autorités envers ce vecteur d'information était justifiée.

L'écrit : l'information rationalisée

Avec le développement de l'imprimerie, l'écrit se substitue à la parole comme vecteur d'information. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, il s'agit essentiellement de tracts, de libelles, ce que les historiens rassemblent sous le terme de « feuilles », mais moins de



journaux à proprement parler, même si le siècle des Lumières en voit une multiplication. C'est surtout le XIX^{ème}, avec l'avènement des pensées et des sociétés démocratiques, qui voit le grand essor de la presse écrite. Mais le trait caractéristique de cette presse de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} est la délivrance, pour la première fois au monde, d'une information de masse. Dès 1888, *Le Petit Journal* dépasse la barre du million d'exemplaires vendus. Et en l'espace de 20 ans, c'est-à-dire à la veille de la Première Guerre mondiale, trois quotidiens, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *Le Journal* dépassent régulièrement le million². Cette massification de la presse change le comportement des sociétés en instaurant un quasi « rituel »³ de l'information quotidienne. Cette presse journalière et assez populaire s'intéresse évidemment avant tout aux faits divers et notamment à tout ce qui a trait aux affaires policières et criminelles. Et cet attrait ne touche pas que la presse populaire, puisque de grands journaux tels que *Le Figaro*, pourtant « l'organe de toutes les élites », se livrent à cette mode et consacrent également

¹ Séverine Fargette, « Rumeurs, propagande et opinion publique au temps de la guerre civile (1407-1420) », *Le Moyen Âge*, 2007/2, p. 313.

² Christian Delporte, Claire Blandin, et François Robinet, *Histoire de la presse en France. XX^e-XXI^e siècles*, Armand Colin, 2016, p. 10.

³ Id. p. 11.

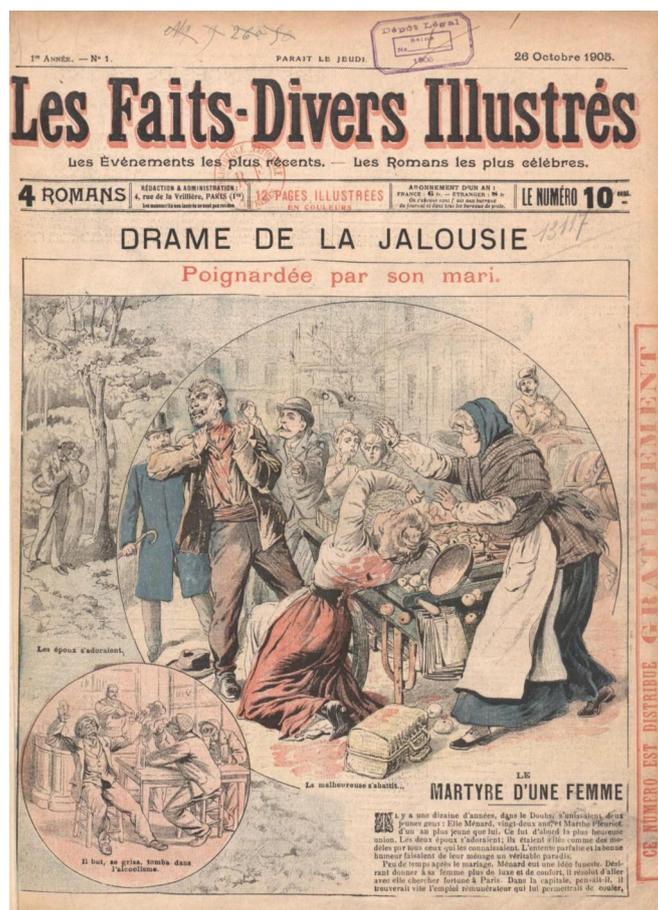
Cette massification de la presse change le comportement des sociétés en instaurant un quasi « rituel » de l'information quotidienne.

quelques colonnes de leurs numéros à ce genre d'affaires. C'est notamment Dominique Kalifa qui a tenté d'expliquer les mutations quantitatives et qualitatives de ce mouvement à la Belle Époque dans un livre intitulé *L'encre et le sang. Récits de crime à la Belle Époque* (1995). Véritable genre littéraire à lui tout seul, le fait divers s'impose durablement dans la presse en mettant, l'espace d'une époque, le crime et l'enquête au cœur de l'information. Parallèlement à ce goût du fait divers, se développe le goût des scandales qui font exploser de manière très ponctuelle les chiffres des tirages. Deux journaux se sont ainsi à jamais rendus célèbres grâce à cela : *L'Aurore* en 1898 avec l'affaire Dreyfus et *L'Action française* en 1934 avec l'affaire Stavisky. Les germes de la presse à scandale étaient en place.

Radio et télévision : « Le poids des mots, le choc des photos »

Depuis la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'information a pris encore un autre tournant à cause de la généralisation de la photographie, de la radio et de la télévision. Ce qui ne change pas, c'est la volonté des autorités de contrôler l'information. En France, cette politique est symbolisée par la création en 1949 de la Radiodiffusion-télévision Française (RTF) puis, en 1964 de l'Office de Radiodiffusion-télévision Française (ORTF) qui

exercent un monopole d'État sur la radio et la télévision. Conscient de la puissance de relais qu'exercent ces nouveaux médias, le gouvernement français, et notamment Charles De Gaulle, tente de les inféoder pour qu'ils transmettent aux Français une information contrôlée et vérifiée. Cette tentative trouve ses limites en mai 1968. La facilité d'installation des réseaux radiophoniques pirates permet aux contestataires de l'ordre gaullien de faire entendre une voix dissidente en France. Ainsi, en 68 la radio « incarne une information "libre". La télévision, vacante et bâillonnée, est - en négatif - l'envers de cette médaille. »¹ Si le Général avait réussi, dans les premières années de sa présidence, à imposer une information officielle à la télévision, se mettant en scène dans des grandes conférences de presse, voire en uniforme lors du putsch des généraux ; mai 68 fait voler en éclat cette mainmise. Entre le 17 mai et le 23 juin, les



Une du premier numéro Les Faits-divers illustrés publié en 1905

¹ Marie-Françoise Lévy et Michelle Zancarini-Fournel, « La légende de l'écran noir : l'information à la télévision en mai-juin 1968 », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 90, 1998, p. 197.

salariés de l'ORTF se mettent en grève, révélant ainsi le malaise qui existe. Un an plus tard, De Gaulle démissionne. Quelques années plus tard, Valéry Giscard d'Estaing se montre sensible à ce besoin d'une information télévisée libre et décide donc de dissoudre l'ORTF en 1975. Ceci, combiné à la révolution technologique de l'audiovisuel des années 80-90, permet une nouvelle explosion des flux d'information par le canal de la télévision. Les journalistes sont obligés de modifier leur méthode de travail, « avec une sélection et une production d'informations [qui] se font de plus en plus dans l'urgence. »

Aujourd'hui l'avènement des réseaux sociaux amorce la cinquième mutation de l'information : les presses indépendantes ou gouvernementales n'ont plus de voix au chapitre. Une information populaire et incontrôlée est en train de prendre le pas. Théories sulfureuses, complotisme, trucages et mensonges fleurissent. L'ère des rumeurs et des murmures revient en force. ■



Des Parisiens, le 23 avril 1961, écoutent l'allocution radio-télévisée du général Charles de Gaulle condamnant le putsch à Alger. Crédit AFP

L'INFORMATION AU SECOURS DE LA DÉCENTRALISATION

Grégoire Lenoir

Pour son centenaire en 2011, le prestigieux journal académique, *The American Economic Review*, a établi un top 20 sur l'ensemble de ses articles. L'article *The Use of Knowledge in Society* de l'économiste libéral Friedrich Hayek figure au tableau. L'auteur y défend, en 1945, la décentralisation économique pour établir un ordre économique rationnel. Des idées qui remettent en question la place d'un pouvoir central.



Friedrich August von Hayek

L'information est partout. Tout passe par l'information. Tout est information. Du matin au soir, la vie de chaque individu est rythmée par l'émission ou la réception d'informations, consciemment ou inconsciemment. Il suffit d'observer le nombre d'interactions que nous avons avec notre téléphone portable. Plus généralement, chaque seconde, environ 30 000 gigaoctets d'informations sont créés. Nous parlons même de notre société comme d'une "société de l'information". C'est donc tout naturellement que les économistes se sont intéressés à l'information, sous l'angle d'un marché qui contribue à la richesse, mais aussi, sous celui d'un domaine qui impacte les décisions économiques. Car c'est bien

l'information qui permet de prendre des décisions. Et les décisions sont le cœur de la vie économique. Un consommateur se décide à l'achat, un producteur fixe son prix, en fonction des informations qu'il possède. Une importance qui nous amène à nous poser plusieurs questions. D'abord, qui détient les informations ? Pourquoi ces informations sont-elles importantes dans les cas de problèmes économiques ? Les réponses nous permettront d'aborder la question finale : qui doit posséder le pouvoir des décisions économiques ? Nous utiliserons l'éclairage de l'économiste autrichien Friedrich Hayek dans son article *L'utilisation de l'information dans la société*¹.

¹ Hayek Friedrich A. L'utilisation de l'information dans la société. In: Revue française d'économie, volume 1, n°2, 1986, pp. 117-140.

Il y a une connaissance non organisée, non scientifique, qui contribue vitalemment à la vie économique et qui est différente de la connaissance scientifique.

La division de l'information

L'INSEE¹ est un institut particulièrement réputé en France, y compris du grand public. Il met à disposition de toute personne des statistiques sur d'innombrables sujets. Ces données sont aussi utilisées pour établir des prévisions ainsi que des notes de conjoncture. Un des rôles de l'institut est d'établir l'indice du prix à la consommation qui permet ensuite de calculer l'inflation du pays. Autrement dit, l'INSEE va récolter de nombreuses informations auprès des Français grâce à ses compétences. Hayek nous appelle cependant d'ores et déjà à la prudence. Ce que fait cette organisation d'État est une forme d'acquisition d'informations qui lui donne une connaissance agrégée d'une situation, en l'occurrence le pouvoir d'achat des ménages. La connaissance acquise par l'INSEE que Hayek nomme « connaissance scientifique » ou encore « connaissance des agrégats » diffère d'un autre type de connaissance : « La connaissance à disposition d'individus particuliers ». Cette dernière est basée sur les « informations de temps et de lieu », les « informations de circonstances ». L'agent immobilier possède des informations de circonstances très précises sur son métier et son secteur que l'économiste ne voit pas avec son regard global sur l'économie de l'immobilier. L'agent saura qu'à l'instant t telle maison est à vendre avec x potentiels acheteurs. L'aspect particulier, individuel, des informations est le point crucial. Il en va de même pour une usine de transformation du bois. Le directeur a constamment accès aux informations des stocks de bois, de l'usure des machines, de la disponibilité des livreurs et ainsi de suite. L'ouvrier qui travaille sur la machine de sciage a lui-même des informations que n'a pas le directeur de l'usine, tout comme le violoniste maîtrise mieux son violon que le chef d'orchestre. Il y a donc une différence entre la connaissance des

experts dans un domaine et celle des professionnels exerçant au jour le jour cette spécialité. Hayek déplorait à son époque : « Aujourd'hui, dire que la connaissance scientifique n'est pas la somme de toutes les connaissances est devenue une hérésie ». Il estimait, au contraire, qu'il y a une connaissance non organisée, non scientifique, qui contribue vitalemment à la vie économique et qui est différente de la connaissance scientifique.

Réagir aux problèmes économiques

La vie économique justement. Elle est faite de changements. Tantôt l'économie est florissante, tantôt elle s'effondre. Ces cycles économiques nécessitent indubitablement des décisions économiques. Les entrepreneurs doivent ajuster leurs prix de vente, revoir leur appréciation du marché de l'emploi et prendre en compte les variations du pouvoir d'achat. En cas de récession économique, il faut redresser la barre. Qui doit mener ces changements ? On peut décider que c'est l'État, c'est-à-dire une autorité centrale, qui peut mettre en place la totalité des politiques économiques des entreprises. Ces mesures se décideraient sur les bases des informations de la conjoncture et des agrégats statistiques que nous évoquons. Hayek nous avertit cependant que les individus sont des acteurs tout aussi importants de ces changements voire plus. À leur niveau et sur la base de leurs informations particulières, ils vont pouvoir ajuster un certain nombre de variables quotidiennement. Des décisions qui représentent des petits changements au niveau individuel mais qui, pris ensemble, tapissent la voie du redressement. Hayek dénonçait en son temps : « La préoccupation des économistes à propos des agrégats statistiques leur en fait oublier les petits changements qui constituent cependant la photo économique complète ». Pour revenir à

¹ Institut national de la statistique et des études économiques

« Imaginez un planificateur qui tenterait d'organiser l'approvisionnement de la ville de New York » (Goodwin, 2012).

notre directeur d'usine de transformation du bois, si les prix du bois augmentent, il va à son tour répercuter cette augmentation en changeant ses prix de vente. Si son concurrent baisse son profit, il devra sans doute le diminuer aussi, sous peine de perdre des clients. Autant de signaux qui sont pris en compte par le directeur pour gérer au mieux son usine, dans un contexte économique donné. L'organisation centrale ne pourrait faire des réglages aussi précis. Elle peut seulement établir des politiques plus globales et fixer des prix pour un ensemble d'entreprises, pour une certaine durée, sans prendre en compte les spécificités de chacune.

La décentralisation économique

Qui doit donc régir les décisions économiques ? Une autorité centrale qui piloterait un plan ? Au contraire, ce pouvoir doit-il être distribué aux individus ? Il semble rationnel que le décisionnaire soit l'individu ou l'organisation qui possède les meilleures informations, la plus ample connaissance et l'expérience. Hayek pense impossible de transmettre parfaitement toutes les informations particulières que possèdent les individus à un gouvernement central. Il plaide donc pour que les individus prennent eux-mêmes les décisions économiques. C'est « *l'homme sur le terrain* » qui est à même de savoir comment il est bon de réagir aux changements. Il lui revient de fixer le prix des biens vendus, le niveau de production, le salaire de ses employés, le nombre de machines à acheter et prendre la décision de l'innovation. Hayek nous déroule en somme, l'argumentaire de la décentralisation économique. Les individus doivent prendre les décisions économiques qui les concernent. Le système des prix est alors comme « *un système de télécommunications* » par lequel passent les informations. Les individus

agissent alors en fonction des messages envoyés et reçus. Si en juillet, le bois se fait plus rare, c'est un message pour que le directeur augmente ses prix. Le planificateur central ne peut pas prendre en compte tous ces changements mineurs. Le résultat s'il est au pouvoir : l'inefficacité économique. « *En d'autres termes, un libre marché organise les choses de manière bien plus efficace qu'un planificateur humain ne pourrait le faire. Imaginez un planificateur qui tenterait d'organiser l'approvisionnement de la ville de New York* »¹ (Goodwin, 2012).

Au-delà de la décentralisation économique, les idées de Hayek peuvent s'appliquer à la décentralisation en tant que telle. Dans n'importe quel système de gouvernance, qui doit détenir le pouvoir des décisions ? Uniquement la tête ? Faut-il attribuer ce champ à ceux qui ont accès aux informations et qui possèdent l'expérience de terrain ? L'article défend un marché libre et critique la Commission Centrale des Prix proposée par l'économiste polonais Oskar Lange, contemporain de Hayek. Néanmoins, remarquons que l'article fut écrit avant l'avènement des systèmes d'information, de la *Big Data* et de l'intelligence artificielle. Le niveau de technologie explose et les machines engrangent de plus en plus d'informations qui dépasseront peut-être la somme de toutes les informations individuelles. Dans ce cas-là, en suivant le raisonnement de Hayek, ces machines ne seraient-elles pas dans la meilleure disposition pour prendre les décisions à la place de tous ? La réponse dépasse l'approche uniquement économique et je laisse le soin à mon confrère de la rubrique philosophie de se saisir du sujet ! ■

¹ Michael Goodwin, D., 2012. Economix. ABRAMS, p.24.



Usine de première transformation du bois. ©Le Bois International

CYBERESPACE DANS LES FONDS MARINS

Amycie Lécuyer

A l'ère numérique, les flux de données sont omniprésents et servent dans tous les domaines de la société. La maîtrise des câbles sous-marins qui les acheminent est donc vitale pour les puissances qui se la disputent.

L'information : nerf de la « guerre hors-limite »

Sous les décombres du communisme, beaucoup attendaient la floraison d'une société pacifique fondée sur l'avènement des démocraties et le triomphe des droits de l'homme.

Pourtant, l'histoire ne s'est pas arrêtée là. La guerre, loin d'avoir disparu, a discrètement réinvesti tous les pans de la société. Ce qui devait poser les jalons d'un village global heureux (libre-échange, ouverture des marchés de capitaux, hyperconnexion des territoires) a en fait étendu le domaine de la guerre. Elle est comme l'Hydre des douze travaux d'Hercule : coupez-lui la tête, il lui en repoussera deux. Les États sont la cible de nouvelles menaces qui multiplient les enjeux de sécurité. Cyberattaques, raids financiers, ou encore guerre médiatique sont autant de nouveaux visages de la guerre militaire.



Qiao Liang

Qiao Liang et Wang Xiangsui, deux officiers de l'armée de l'air chinoise, ont théorisé, à la fin des années 90, ce que serait la guerre au XXIème siècle : une « guerre hors-limite ». Il s'agit de « gagner la guerre en faisant la guerre en dehors de la guerre et remporter des victoires sur un champ de bataille autre que les champs de bataille classiques ». Dans ce cadre, ils considèrent que la combinaison de nouvelles armes sera le moyen de faire plier les autres puissances. Il s'agit donc davantage de contrôler l'ennemi que de le tuer, surtout à une époque où les pertes humaines ne sont plus acceptées par l'opinion publique, dans les sociétés occidentales du moins. La guerre entre les grandes puissances emprunte donc de nouvelles formes, mais son essence qui est la contrainte par la force demeure, et les dommages causés par les « guerres secondaires » sont bien réels. Un effondrement de la bourse peut provoquer des dégâts plus graves qu'une confrontation armée.

Le développement de plus en plus rapide du cloud [...]

C'est ainsi que les conflits se sont immiscés dans la brèche créée par la révolution numérique. Le développement de plus en plus rapide du *cloud* - dans lequel les données circulent - tend à englober tous les pans de la société, donnant une nouvelle dimension au monde et donc de nouvelles occasions de conflits.

Les câbles sous-marins, enjeu d'indépendance

Le cyberspace est trompeur pour qui s'arrête aux qualificatifs qui lui sont attribués : "virtuel", "dématérialisé"... comme si ce nuage constituait un monde à part, en gravitation au-dessus de la terre. Cette vision erronée peut conduire à oublier les enjeux qu'il engendre.

Frédéric Douzet¹ définit le cyberspace comme une structure en quatre couches. La première est physique et composée de l'ensemble des câbles et des infrastructures qui permettent l'acheminement des données. La deuxième est « *l'infrastructure logique* » qui assure leur transmission. La troisième est composée des applications qui facilitent l'usage d'Internet pour des utilisateurs souvent étrangers à la programmation informatique. Enfin, la quatrième est constituée de toutes les interactions sociales. On oublie souvent l'aspect physique de ce monde virtuel qui est pourtant « *l'épine dorsale* »² de tout cet organisme. La quasi-totalité de ces données passe donc par des câbles sous-marins formant un réseau considérable, long de plus de 1,2 millions de kilomètres, et reliant les différentes zones de la planète. Ce ne sont pas moins de 99% des données qui transitent par ces câbles (le satellite ne représentant que 1% de ces échanges). Dans un contexte de confrontation permanente, ils deviennent des cibles potentielles dans le jeu des puissances. Leur coupure peut entraîner des effets dramatiques pour un pays, dans un monde où le numérique couvre toutes les activités humaines : médias, réseaux sociaux, marchés financiers, systèmes de paiements, stockages de données... En 2017, la coupure d'un câble optique au large de la



Wang Xiangsui

Somalie l'a plongée dans une apnée qui dura trois semaines. Les pertes financières ont été estimées à 10 millions de dollars par jour.

Ce n'est donc pas par hasard si le programme des nouvelles routes de la soie, lancé en 2013 par Xi Jinping, a été assorti d'un projet de routes numériques, permettant de sortir de la domination américaine. Dans cette stratégie pour accéder au rang de première puissance mondiale, la Chine investit massivement dans le développement d'infrastructures de télécommunication et de câbles sous-marins, notamment à travers l'entreprise Huawei Marine. Celle-ci a contribué au déploiement du câble sous-marin PEACE (Pakistan & East

[...] **donnant une nouvelle dimension au monde et donc de nouvelles occasions de conflits.**

¹ Professeur à l'Université Paris 8 et directrice de l'Institut Français de Géopolitique.

² Frédéric Douzet, La géopolitique pour comprendre le cyberspace, « Hérodoté », 2014/1 n° 152-153.

La Chine mobilise toute son économie au service de la maîtrise des routes numériques et de l'information.

Africa Connecting Europe) reliant le Pakistan et la côte est de l'Afrique à Marseille en passant par le canal de Suez, étendant ainsi l'influence chinoise sur tous les continents et renforçant son autonomie. Ce projet a été largement soutenu politiquement par le gouvernement, et financièrement par la deuxième plus grande banque commerciale étatique. La Chine mobilise toute son économie au service de ses visées hégémoniques, et la maîtrise des routes numériques et de l'information en est le cœur battant.

Quelle place pour la France et l'Union européenne ?

Les conséquences politiques de la paix de 1918 ont vu la France rester relativement en marge de cette compétition mondiale pour le contrôle des routes sous-marines. Ses nombreuses façades maritimes lui donnent pourtant une place stratégique, ce dont témoignent les vingt-trois câbles sous-marins (contre huit en Allemagne) qui la relient à tous les continents. Le leader Orange Marine en a posé au total près de 230 000 kilomètres et offre des services de maintenance dans le monde entier. Mais contrairement à la Chine et à la Russie qui s'affranchissent de la dépendance américaine, en imposant à leurs ressortissants d'utiliser leurs applications et leurs Datacenters nationaux, les pays européens et notamment la France sont encore dépendants des Etats-Unis : 80% de nos flux repartent vers les Data Centers américains. La concurrence des très puissants GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft) s'impose de plus en plus, et, si l'on en croit les prévisions de Jean-Luc Vuillemin (directeur des réseaux internationaux d'Orange), ils devraient contrôler 95% des câbles sous-marins d'ici à 2025. Il affirme

même qu'il « est pratiquement acquis que les nouvelles structures des câbles sous-marins deviendront la propriété des GAFAM ».

Sans réelle politique offensive, la deuxième puissance économique mondiale (l'Union européenne avec ses vingt-sept pays membres) peine à favoriser l'émergence de géants européens qui pourraient s'imposer dans le contrôle de cette "épine dorsale". Alors que des investissements massifs sont exercés par les GAFAM, Facebook en tête, le Vieux Continent n'a pas encore élaboré de stratégie de soutien industriel et d'investissement dans les routes numériques. Voté en 2016, le « Règlement Général sur la Protection des Données » (RGPD), toujours en vigueur aujourd'hui, est une bien faible garantie pour la souveraineté numérique des pays européens. Cette protection normative n'a qu'une portée limitée puisque les activités dans le cyberspace dépassent les frontières, or il est très difficile de faire respecter ses lois lorsque le service utilisé est fourni par une entreprise étrangère.

L'absence de volonté politique forte dans ce domaine ultra-concurrentiel, très peu régulé et pourtant si fondamental, nous empêche de reprendre les commandes et de retrouver notre souveraineté. ■



Telegeography, Légende, Câble sous-marin PEACE

LES CANARDS DE FÉLIX FÉNEON

Ombeline Chabridon



Les Nouvelles en trois lignes en troisième page du quotidien *Le Matin* ©Gallica

Presse et littérature entretiennent depuis le XIX^{ème} siècle un rapport complexe. En 1906, Félix Fénéon expérimente cette relation ambiguë en rédigeant les curiosités littéraires que forment ses Nouvelles en trois lignes.

En 1905, une nouvelle rubrique fait son apparition dans le quotidien parisien *Le Matin* : les « nouvelles en trois lignes », brèves limitées à 130 signes, sont un peu nos tweets avec un siècle d'avance. Elles rapportent des faits divers avec une concision extrême, et Félix Fénéon se prête à ce jeu stylistique en collaborant de manière anonyme à cette rubrique, de mai à novembre 1906. Le grand public redécouvre ses « nouvelles en trois lignes » en 1948, lorsque Flammarion consacre pour la première fois une édition à différentes Œuvres de Fénéon. S'il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre littéraire, ces « nouvelles en trois lignes » sont exemplaires dans la précision, la concision et le cynisme. Elles sont aussi pour nous l'occasion d'expérimenter les tensions à l'œuvre dans l'exercice stylistique d'une brève journalistique, et elles offrent l'opportunité de réfléchir d'un point de vue structurel sur le *fait divers*.

L'esthétique du fait divers

Félix Fénéon, dans ses « nouvelles en trois lignes », manie le fait divers entre événement et information. Critique d'art, collectionneur et journaliste, Fénéon est également amateur de lettres, et il côtoie les poètes les plus avant-gardistes comme Paul Valéry, Jules Laforgue, Guillaume Apollinaire et Louis Aragon. Quand en 1906 il collabore au quotidien *Le Matin*, il s'adonne à un exercice de style qui réside, comme l'explique Jean-Pierre Bertrand¹, « dans l'hybridation de deux codes, celui du journaliste et celui de l'écrivain. Au chroniqueur, il emprunte la rapidité, la brièveté et l'enchaînement causal du langage de la notation, aussi transparent que possible. Au poète, il emprunte une attention plus réflexive sur les vertus langagières dont il fait apparaître les propres ressorts ironiques et la part de lucidité. »

¹ Bertrand Jean-Pierre. Par fil spécial : à propos de Félix Fénéon. In: *Romantisme*, 1997, n°97. Le fait divers. pp. 103-112.

Cette esthétique rigoureuse repose aussi sur une triple contrainte : la contrainte du genre de la brève (formulation lapidaire), la contrainte sémantique de son contenu (le fait divers) et la contrainte syntaxique ou formelle (brièveté). Félix Fénéon effectue ainsi un travail technique sur la nature de l'information journalistique dans ce qu'elle a à la fois de plus matériel et de plus signifiant. Cet exercice littéraire, qui explore la fécondité littéraire dans la contrainte, s'épanouit au milieu du XX^{ème} siècle avec Raymond Queneau et Georges Perec : leur mouvement nommé Ouvroir de littérature potentielle (Oulipo) verra dans les jeux d'écriture un moyen de moderniser le style et de découvrir les nouvelles potentialités du langage.

Ces « nouvelles en trois lignes » sont exemplaires dans la précision, la concision et le cynisme.

Rire jaune ou rire noir

Les agencements propres des « nouvelles en trois lignes » ont pour effet d'orienter le texte vers une chute qui le charge d'une dimension comique. Dans les « nouvelles en trois lignes », la brièveté opère un désamorçage des accents tragiques et leur attribue une dimension farcesque. En outre, le plaisir du texte réside dans la structure fermée qu'il présente : cette individualité de l'énoncé lui donne une dimension de "texte intégral" qui en favorise la consommation autonome. Prenons quelques exemples : *Monsieur Colombe, de Rouen, s'est tué d'une balle hier. Sa femme lui en avait tiré trois en mars, et leur divorce était proche.* Dans ce fait divers, la concision n'est pas le seul vecteur du comique : au-delà de l'information dans ce qu'elle a d'exceptionnel, c'est l'effet de bascule donné par la fin du texte qui renverse l'énoncé et produit le rire. Autre exemple : *En se le grattant avec un revolver à détente trop douce, M. Ed. B... s'est enlevé le bout du nez au commissariat Vivienne.* La brièveté crée un effet de miroir grossissant : le "bout du nez" prend, de par la concision du texte, un relief particulier. Dans cette autre nouvelle, un



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Un exemple de la fascination pour le fait divers - Les Unes du Petit Journal, supplément illustré

divertissement bourgeois devient le cadre d'un accident : *Monsieur Abel Bonnard, de Villeneuve-Saint-Georges, qui jouait au billard, s'est crevé l'œil gauche en tombant sur sa queue.* Ici, la précision d'état-civil (nom et lieu d'origine) participe de l'esthétique du fait divers et ajoute encore au comique du récit : ces formules conventionnelles créent un effet de bizarrerie cocasse et donnent à voir le monde à travers un flegme imperturbable qui souligne sa loufoquerie.

La banalité du mal

Le sérialité des nouvelles, enfin, introduit un comique de répétition ; ce que la narration a d'ostensiblement bref est compensé par la succession des récits, voire la pléthore. La publication des faits divers en série aboutit à une sorte d'inventaire lymphatique de la catastrophe. Outre le comique qui naît de la succession, cette sérialité participe d'une philosophie propre à cette esthétique du fait divers : se succédant sans répit, les récits brefs finissent par donner l'impression que le réel n'est qu'une succession d'atrocités, de meurtres, d'accidents, d'agressions, de hasards le

plus souvent malheureux. *Le Dunkerquois Scheid a tiré trois fois sur sa femme. Comme il la manquait toujours, il visa sa belle-mère : le coup porta. Ou encore : Raoul G... d'Ivry, rentra à l'improviste, mari indélicat, et perça de son couteau sa femme, qui s'ébattait aux bras d'un ami.* Dans ces nouvelles, le passé-simple accentue la brutalité de cette succession de causes et de conséquences. Ce rapport très étroit de causes et de conséquences dans le même texte fait la tension fondatrice du fait divers et de la "nouvelle". Le passé simple présente aussi la propriété linguistique de représenter une action achevée et par là de manifester une certaine fatalité des événements.

Ces « nouvelles en trois lignes » se caractérisent par un goût assez prononcé de l'extraordinaire, voire du sordide : cette observation porte à interroger la consommation du fait-divers au prisme de l'appétit du public pour le macabre. Ces faits divers sont rapportés par Félix Fénéon avec un laconisme ostensible qui ne laisse place à aucun raisonnement. La froideur du ton et la brièveté du style produisent une ironie désenchantée : amputé de toute notation subjective et donné à lire dans le cadre de la sérialité, l'énoncé du fait-divers fait ressortir la terrible « banalité du mal », pour reprendre le concept développé par Hannah Arendt. Le fait divers, en tant que donnée brute et art de masse, apparaît chez Fénéon comme le moyen de représenter l'ambiguïté du quotidien dans ce qu'il a de cruel, d'exceptionnel et, en même temps, de terriblement commun. ■



Portrait de Félix Fénéon par Paul Signac (1890)

Dans les « nouvelles en trois lignes », la brièveté opère un désamorçage des accents tragiques et leur attribue une dimension farcesque.

MUCHA : LA CONSTRUCTION D'UNE RENOMMÉE INTERNATIONALE

Anne Hédé-Haiïy

Au cœur du bouillonnement des innovations innombrables qui transformèrent la société de la fin du XIXème siècle, tandis que l'industrialisation bat son plein et que s'amorce l'ère de la culture de masse, éclot la grâce onirique des traits d'Alfons Mucha.

Originaire de la Moravie méridionale, dans l'actuelle République tchèque, où il naquit en 1860, Alfons Mucha a défini le style visuel du tournant du siècle, et ses compositions séduisantes aux chaudes couleurs pêche, or, ocre, ou olive, où se dressent de superbes femmes parmi de subtils détails floraux, sont devenues emblématiques des années Belle-Epoque. En plus d'être l'initiateur de l'Art Nouveau, Mucha est aussi l'un des premiers dont la renommée s'est bâtie grâce à la publicité que lui ont accordée les médias naissants.



Alfons Mucha, 1906, George R. Lawrence Co., Chicago

Mucha affichiste

Le fait que Schoendoerffer a vécu la guerre La fin du XIXème siècle est le début de l'âge d'or de l'affiche à Paris. Grâce au perfectionnement de la lithographie en couleur et à la demande croissante en annonces publicitaires dans la société de consommation émergente, la qualité artistique des affiches connaît des progrès considérables. Les créations de Jules Chéret, d'Eugène Grasset ou encore de Toulouse-Lautrec sont emblématiques de cette nouvelle forme graphique qui dépasse la fonction primaire d'outil publicitaire ; l'affiche devient digne de commentaires critiques et parvient même au rang d'objet de collection.

En cette fin de siècle empreinte de la magie de la modernité, Sarah Bernhardt est l'une des premières personnalités du spectacle à avoir exploité la photographie et les techniques d'impression modernes afin d'élargir son public, ce qui fit d'elle l'actrice la plus visible du monde à cette époque. C'est à partir de 1894 que Mucha commence à travailler pour elle, avec l'affiche d'une nouvelle mise en scène de Gismonda au



Alfons Mucha, Gismonda, 1894



Alfons Mucha, Médée, 1898

théâtre de la Renaissance. C'est le coup d'envoi de sa carrière d'affichiste. Sarah Bernhardt y est représentée sous les traits d'une noble byzantine, vêtue d'une splendide tunique brodée d'or et coiffée d'orchidées, une branche de palmier à la main. L'exotisme de l'Orient se joint ici au mysticisme slave dont l'artiste est imprégné depuis son enfance. C'est au dernier acte que la comédienne portait ce costume, pour la procession de Gismonda le dimanche des Rameaux. L'audace de la conception est visible au premier coup d'œil : le format choisi est inhabituel puisque la divine Sarah est représentée de plain-pied, grandeur nature, tandis que les contours curvilignes rendus par une exquise maîtrise du trait et la délicieuse retenue des couleurs tranchent avec les teintes beaucoup plus vives employées couramment dans les affiches parisiennes du moment.

Par la suite, Mucha reprend la formule qu'il a mise au point pour Gismonda : un grand format vertical et étroit (environ 3 mètres sur 1 mètre) au sein duquel l'unique figure de l'actrice se tient debout, prenant la pose dans le costume représentant le

La finesse de ces affiches grandioses aux délicates couleurs pastel transforma alors les rues du Paris fin de siècle en expositions d'œuvres d'art en plein air.

mieux le personnage de chaque pièce. Ainsi *La Dame aux camélias*, *Hamlet*, *La Samaritaine* ou encore *Médée*, où Mucha rend l'essence de la tragédie par le visage figé de l'actrice, son regard fou et son poing crispé sur le poignard ensanglanté, surplombant le cadavre d'une jeune fille.

La finesse de ces affiches grandioses aux délicates couleurs pastel transforma alors les rues du Paris fin de siècle en expositions d'œuvres d'art en plein air suscitant chez les badauds l'effet d'une révélation.

La consécration dans la presse américaine

A son arrivée à New York en 1904, il est accueilli comme une vedette. Ses affiches sont en effet déjà connues du grand public américain, grâce à Sarah Bernhardt qui se sert de ses créations pour la promotion de ses tournées américaines depuis 1896. L'Exposition universelle de Paris en 1900 a aussi contribué à le consacrer comme représentant majeur du style de l'époque, l'Art nouveau. Son arrivée à New York fait ainsi les grands titres de nombreux quotidiens, tandis qu'il découvre avec stupeur son portrait grandeur nature sur d'immenses affiches placardées dans toute la ville, faisant la publicité de son dessin allégorique *Friendship* réalisé pour le *New York Daily News*. Ce dessin, paru le 3 avril 1904, représente l'amitié franco-américaine, personnifiée par deux femmes : une femme brune à l'âge mûr, couronnée de lys et de fleurs de lys, motifs qui réapparaissent sur sa tunique bleue ; elle a la main posée sur l'épaule d'une jeune fille dont la blondeur est couronnée

des étoiles du *Stars and Stripes* qui constellent aussi sa robe, sur laquelle retombent depuis sa coiffure des rubans rouges et blancs, les *stripes*. Leurs mains sont enlacées sur une couronne de rameaux d'olivier tressés, symboles de l'alliance par excellence.

Enfin, le 4 avril 1904, ce quotidien publie Mucha en première page de son supplément « Arts », numéro qui lui est entièrement consacré, et qui le qualifie de « plus grand artiste décoratif du monde », tandis que le même jour il est le sujet d'un long article dans *The New York Herald* sous le titre « Mucha, prince des affichistes ».

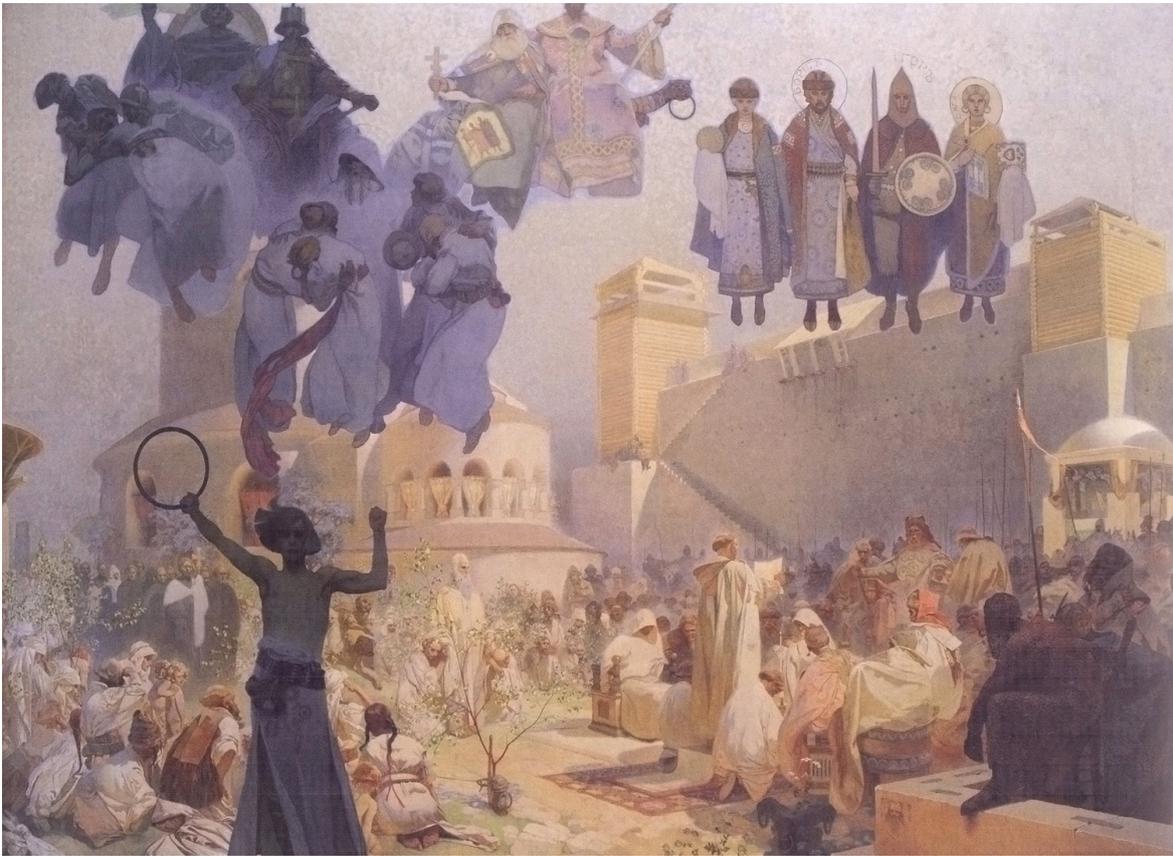
Mucha au service du nationalisme slave

Fort de cette célébrité offerte par une presse internationale enthousiaste, Mucha met enfin son art au service des aspirations nationalistes slaves, par la réalisation de son grand-œuvre, *L'Épopée slave* (1910-1928), série d'une vingtaine de très grands tableaux. Envisagée comme une « lumière éclairant les âmes de tous les peuples par ses idéaux limpides



The New York Daily News, 3 avril 1904

Séduisante, inspiratrice, [...], surnaturelle et mystique, [...], elle finit par incarner la nation slave dans toute sa quintessence.



Alfons Mucha, *L'Introduction de la liturgie slavonne*, 1912. Prague City Gallery

et ses avertissements ardents », *L'Épopée slave* se transforme en un monument commémorant l'unité slave, par la narration de vingt épisodes historiques majeurs qui ont influencé le développement de cette civilisation.

Ainsi *L'Introduction de la liturgie slavonne* (1912) retrace dans une vision fantastique empreinte du symbolisme de la fin du XIX^{ème} siècle, l'évangélisation de la Moravie par deux moines orthodoxes, Cyrille et Méthode. La structure de la toile est fortement théâtrale et présente un récit cohérent : à droite, le nonce apostolique du patriarche de Constantinople lit la bulle patriarcale à l'empereur de Grande-Moravie entouré de ses courtisans, tandis que dans l'angle supérieur gauche du tableau apparaît, en parfaite antithèse à cette scène qui allie majesté et lumière, une évangélisation catholique violente et obscure

dominée par l'évêque de Rome et l'empereur franc Louis II. Enfin, à l'avant-plan, un jeune homme se détache, le poing serré et la main droite tenant un cercle, symbolisant la force et l'unité slave face à l'adversité.

Art nouveau, art de la poésie et du symbole, animé par l'idéalisme de l'expatrié, le talent de Mucha fut ainsi porté aux yeux du monde par les supports les plus modernes, distillant dans les esprits le charme de la « femme Mucha ». Séduisante, inspiratrice, en pleine santé ou réconfortante, son image constitue la partie centrale des créations de Mucha. Surnaturelle et mystique, souvent ornée des arabesques de sa longue chevelure et de somptueux motifs floraux, elle finit par incarner la nation slave dans toute sa quintessence. ■

INTERVIEW AVEC

YVES CALVI

JOURNALISTE, PRÉSENTATEUR TV ET ANIMATEUR RADIO

“La presse est un pouvoir essentiel, elle peut former une opinion et déplacer des votes”

Après ses débuts à la radio en 1986, sur RFI, Yves Calvi acquiert sa renommée sur les grandes chaînes françaises : Europe 1, France Info, France Inter, puis RTL où il présente la matinale depuis 2014. Il est également présentateur à la télévision et anime aujourd’hui une émission sur BFMTV. Fort de sa riche expérience médiatique, il nous livre son analyse des principaux défis de l’information.



Yves Calvi

Vous avez l’expérience de deux médias d’information, télévision et radio, quelles sont leurs particularités ?

Le journalisme de radio et de télévision est le même métier mais il n’a pas le même effet sur les individus. Du fait de la force des images, la télévision fonctionne beaucoup par l’impact et crée davantage de débat. Cette puissance des images peut aussi diminuer la capacité d’analyse et de réflexion. La radio, elle, parle à d’autres sens : j’ai des retours souvent plus subtils de mes émissions radio. Aussi, elle peut être écoutée facilement tout au long de son quotidien et cela crée une sorte d’intimité entre le journaliste et son auditeur. Ce sont donc deux langages différents et il faut reconnaître les forces et les faiblesses de chacun des deux.

Qu’est-ce qu’être journaliste ?

Être journaliste, c’est opérer le traitement de l’information à travers trois éléments : les reportages, l’éclairage de l’actualité, et le débat. Le reportage, ce sont des journalistes qui vont sur le terrain pour rendre compte d’une situation qu’ils ont vu au moyen des images, du son et des idées. L’éclairage de l’actualité, c’est la réalisation d’émissions permettant d’analyser une situation et de la comprendre. Le débat, enfin, se situe sur des sujets politiques ou autour de l’actualité du moment. Ces trois éléments sont consubstantiels au journalisme et à l’information. Aujourd’hui, sur les réseaux sociaux ou au sein de certains groupes de presse comme CNews, seul le débat est privilégié : quand il n’y a que le débat, on se retrouve avec une caricature de l’information car c’est une fausse façon de rendre compte de l’actualité.

« Quand il n'y a que le débat, le traitement de l'information disparaît. »

Une méfiance envers les journalistes a pu se développer...

Il n'est pas de démocratie sans la présence d'une presse libre. Et la capacité des journalistes de se faire entendre et de se faire respecter comme tels est de plus en plus remise en cause. Est-ce parce que nous faisons mal notre travail ou est-ce parce que les individus ont envie de se connecter aux réseaux sociaux pour entendre ce qu'ils ont envie d'entendre ? Le résultat demeure que la confiance accordée aux journalistes est dévaluée.

L'information est-elle en danger aujourd'hui ?

Aujourd'hui, une partie de ce qui est perçue comme de l'information a été détournée par des émissions qui prétendent faire de l'information mais qui n'en font pas. Il y a un débat autour d'un présentateur talentueux mais qui n'est pas journaliste et ne fait pas de l'information : Cyril Hanouna. De grands journalistes collaborent avec lui et des responsables politiques qui ne seraient jamais allés dans des émissions de ce type se sont retrouvés contraints d'y aller pour son succès d'audience. Puisqu'il n'est pas journaliste, Cyril Hanouna n'est pas engagé par une carte de presse. Or celle-ci assigne des droits et des devoirs, elle est marquée du drapeau français et elle est renouvelée chaque année. Elle engage la crédibilité du journaliste. La place qu'occupe Cyril Hanouna dans le paysage audiovisuel français ou la ligne éditoriale qu'a développée CNews ces dernières années échappent à cette crédibilité lorsqu'ils ne font que du débat. Quand il n'y a que le débat, le traitement de l'information disparaît.

Quels sont les enjeux du traitement de l'information politique ?

Dans une démocratie, l'information est libre mais peut avoir des contraintes financières ou politiques. Les enjeux de pouvoir dans le service public sont plus de nature politique alors que dans les services

privés ils sont plutôt d'ordre financier. Les forces qui peuvent contraindre ou orienter existent dans les deux dimensions : le service public n'est pas plus "pur" que les médias du privé et c'est aux journalistes et directeurs de médias de s'en débrouiller. Cela n'empêche pas le traitement de l'information : il suffit de le savoir et de le comprendre. C'est aussi ce qui fait une démocratie.

La presse précède-t-elle ou suit-elle l'opinion ?

C'est un peu rapide. La presse a pour but d'informer. Elle vit avec des contraintes, financières ou politiques, et elle doit parvenir à intéresser un public. Et cela n'est pas forcément lui apporter ce qu'il attend. La question d'intéresser un public est saine et c'est la manière d'y répondre qui fait l'intégrité de l'information qui en suivra. L'opinion française est sociologiquement de plus en plus sensible aux idées classifiées de droite, en revanche, la sociologie des journalistes semble plutôt pencher à gauche. Il est intéressant de voir que des groupes de presse se développent en réaction à cela. Il y a donc un rapport de force entre la population journaliste de gauche et les actionnaires médiatiques plutôt de droite. Il ne faut pas s'en inquiéter, cela ne traduit rien d'autre qu'une presse libre.

Qu'en est-il du journalisme d'opinion ?

Le journalisme d'opinion a toujours existé. En France, nous avons par exemple le journal L'Humanité : ses rédacteurs en chef ont longtemps été des membres notoires du parti communiste. Mais il y coexistait de l'information et un point de vue idéologique sur le monde. La presse d'opinion est respectable mais il ne faut pas oublier qu'elle ne reflète qu'une opinion. Cela n'empêche pas les journalistes d'être issu d'une pensée dominante mais, dans une démocratie, la pensée dominante peut évoluer et changer de couleur politique. La pensée dominante démocratique est celle qui peut être remise en cause à tout moment par l'échange d'idées.

« Les enjeux de pouvoir dans le service public sont plus de nature politique alors que dans les services privés ils sont plutôt d'ordre financier »

« [...] dans une démocratie, la pensée dominante peut évoluer et changer de couleur politique. »

Balzac dès le 19ème siècle donnait la presse comme un 4ème pouvoir, qu'en est-il en 2022 ?

En effet, la définition du quatrième pouvoir date mais elle est toujours vraie. La presse est un pouvoir essentiel, elle peut former une opinion et déplacer des votes. Elle doit donc se considérer comme quatrième pouvoir et s'en donner les contraintes : c'est-à-dire, travailler honnêtement et amener de bonne foi des informations aux gens qui nous lisent, écoutent et regardent.

Quel défi les réseaux sociaux comme support d'opinion représentent-ils à l'égard des médias traditionnels ?

Les réseaux sociaux ne sont pas des supports d'information mais des supports d'opinion. L'enjeu est donc le suivant : comment convaincre des gens qui ne nous font plus confiance et qui sont devenus une secte ? Je parle de secte parce qu'ils sont les mêmes à se dire les mêmes choses, au même moment, dans un même endroit qu'ils ont choisi. C'est le principe même de la désinformation. Bien sûr, il peut être bon de penser entre personnes de même opinion, mais cela tient tant qu'on ne l'applique pas à la démocratie. Les réseaux sociaux sont une réalité qu'on ne peut pas négliger aujourd'hui si on est sincèrement démocrate, mais on doit les contester si on est sincèrement concerné par l'information. En cherchant sans cesse la contradiction, mon métier de journaliste me pousse sans cesse à aller à l'opposé de ce que j'observe sur les réseaux sociaux. Pour ma part je n'y vais pas et je demande à mes collaborateurs de me rapporter si quelque chose d'important s'y passe. Je n'ai pas envie d'y donner mon opinion et je trouve dangereux qu'autant de journalistes y donnent la leur. Je considère même qu'ils ne sont plus journalistes quand ils le font en permanence.

« Les réseaux sociaux ne sont pas des supports d'information mais des supports d'opinion. »

Comment rendre compte de ce fait de société ?

Pour ma part j'en rends compte du moins possible : j'aurais du mal à rendre compte de quelque chose qui veut ma mort. Le réseau social dans la forme qu'il a prise est un défi permanent pour le travail de journalisme. Il va y avoir un affrontement de plus en plus important entre les réseaux sociaux et les journalistes. Il y a un enjeu qui consiste à faire sortir les individus de cet entre-soi que représente les réseaux sociaux. Cette lutte a commencé et ce sera à votre génération de la mener. ■

« Il y a un enjeu qui consiste à faire sortir les individus de cet entre-soi que représente les réseaux sociaux. »

Propos recueillis par
Anne Hédé-Haüy et Alban Smith

Le Monde

POUR LIMITER LES DANGERS DES RADIATIONS

Le développement accéléré impose un renforcement

Il n'y a probablement qu'une seule chose sur laquelle les partisans de l'énergie nucléaire soient d'accord : les premiers produits dangereux, les déchets radioactifs, les nuisances, les accidents, les dangers de la pollution radioactive. Trop souvent, les discussions sur ce sujet tournent à la bataille d'attraites : a-t-on prévu telle circonstance ? tel danger ? tel incident ? Qu'a-t-on fait pour y remédier ? En fait, les règles de sécurité sont dans leur ensemble, rarement traitées dans leur totalité et surtout de façon ad hoc. Si elles sont effectivement appliquées, l'énergie nucléaire sera ce qu'elle promet d'être : une source d'énergie non seulement propre, mais aussi moins polluante que la plupart des autres. Si, en revanche, la réglementation est mauvaise, ou si elle est mal appliquée, on risque de provoquer une nuisance suffisamment grave pour donner raison à ceux qui en dénoncent les dangers.

Rien n'est plus difficile, dans la pratique, que de définir et de faire appliquer réellement un règlement de sécurité. Les facteurs qu'il faut faire intervenir sont autant techniques que psychologiques. Il faut certes prendre des précautions pour qu'un incident ou un accident n'arrive pas. Mais il faut, aussi, que les contraintes imposées ne soient pas trop lourdes. Dans le cas contraire, elles ne seraient pas suivies. L'efficacité d'une mesure trop sévère, donc difficile à appliquer, est plus grande que celle d'une mesure plus légère et plus acceptée.

Deux méthodes

Pour faire appliquer un règlement de sécurité, on peut utiliser deux méthodes entièrement différentes. La première est de type policier. On inspecte, on surveille, on sanctionne plus ou moins lourdement les infractions. Le règlement est draconien, doit prévoir les moindres détails. On applique à la lettre La seconde méthode est fondée sur la confiance. On suppose que ceux qui travaillent auprès des matières dangereuses sont responsables de leurs actes. Ils sont eux-mêmes chargés de la surveillance et ils sont censés être conscients et très attentifs à la situation centrale du danger. L'administration n'est là que pour vérifier à ce que tout se passe bien, et pour intervenir en accord avec les professionnels et n'exercer sur eux qu'un contrôle administratif. Le thème repose sur la bonne volonté de tous.

TROISIÈME CATÉGORIE

Le ministère de l'Intérieur, la sécurité des centrales nucléaires n'appelle pas l'heure actuelle, de dispositions particulières. Le droit commun s'applique. Le droit commun, comme à toute entreprise, rien à faire dans des installations qui sont sous la garde, responsable de la sécurité interne et externe de ces usines, sauf, bien entendu, les troubles particuliers, accidents entrant dans les risques de contamination nécessitant l'isolement.

classée dans la troisième catégorie des établissements industriels, à l'égal, par exemple, d'une raffinerie de pétrole. Cette disposition implique un certain nombre de mesures de sécurité qui incombent à l'exploitant et de sécurité.

Quant au transport des matières fissiles, il fait l'objet des travaux d'une commission interministérielle qui se réunit de temps en temps sous l'égide du ministère des transports. C'est à cette commission

LES COUPS DE CŒUR DE CHARLOTTE

FREDERIC BEIGBEDER

*L'amour
dure
trois ans*



ROMAN

GRASSET

L'amour dure trois ans, Frédéric Beigbeder

Un ramassis de vulgarité, de grossièreté et de bêtises.

Beigbeder, qui se la veut acide et piquant, ne signe ici qu'une accumulation de conneries plus grosses que lui et ne se présente qu'à travers une image narcissique et larde.

Après son divorce (moment de vie qui n'a rien d'extraordinaire), il affirme que l'amour, donc, ne dure que trois ans.

A cela, que répondre ?

Non, mon cher Frédéric, l'amour n'existe tout bonnement pas pour les êtres égoïstes comme vous.

Le constat est là, honnête et écrit, à l'instar de ses mots : sa notoriété au service d'un talent qu'il n'a visiblement pas.

A bon entendeur.

Olivier Bourdeaut

En attendant
Bojangles



En attendant Bojangles, Olivier Bourdeaut

Des notes lancinantes de Nina Simone sur un fond de folie douce : Camille et Georges dansent sans cesse sur leur chanson préférée, Mr Bojangles.

Véritable coup de force littéraire, Olivier Bourdeaut nous envoie valser du rire aux larmes avec élégance et simplicité.

Narrant l'histoire de cette femme à la fragilité psychiatrique, à travers les yeux d'un petit garçon qui aime tendrement sa maman originale, anti-modèle et toujours prête à dérailler, *En attendant Bojangles* est, avant tout, une folle romance drôle, belle et tragique.

Camille, merveilleusement excentrique, assume ses failles en dansant avec sa démente : « j'ai toujours été un peu folle, alors un peu plus un peu moins, ça ne va

pas changer l'amour que vous me portez ».

A toutes celles qu'elle fut, à toutes celles que nous, lecteurs, aimons malgré nous, et à cette petite merveille de littérature qui touche bien plus d'un cœur, que celui-ci soit malade ou sage.

A dévorer sans aucune demi-mesure.

Kundera



folio

L'Insoutenable légèreté de l'être, Milan Kundera

1968, Prague.

Tomas couche de manière régulière avec Sabrina avec qui la symbiose est bonne, tant au niveau sexuel qu'intellectuel.

Puis, comme un coup de tonnerre, Tereza, jeune femme explosive et indomptable, chamboule sa vie. Ils emménagent ensemble, se marient, mais Tomas n'aura de cesse de la tromper avec ses nombreuses conquêtes, ce que Tereza vivra comme un enfer.

Kundera signe ici le chef d'œuvre de sa vie : chaque personnage est l'allégorie d'une métaphore et incarne l'éternel retour.

Ce livre inclassable, vacillant entre roman et essai, conte et allégorie, est un rappel qu'il n'y a définitivement aucune règle en littérature.

L'auteur aborde, entre ces pages, de multiples thématiques de

notre siècle : la fragilité du couple, la théorisation de l'amour, la poursuite masculine perpétuelle des femmes...

L'homme n'a qu'une seule vie, et se doit d'attraper toutes les chances qui ne se reproduiront plus.

A quel moment la souffrance devient-elle inutile ? et comment savoir l'instant où cela ne vaut plus la peine de vivre ?

Vertige léger ou lourde liberté, à lire sans aucune pesanteur.

Charlotte Cros de Gracia

LF

***Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

LF

La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique

Amycie Lécuyer

Littérature

Ombeline Chabridon

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Histoire de l'Art

Anne Hédé-Haüy

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Grégoire Lenoir

Philosophie

Emmanuel Hanappier

Responsable brèves

Ysende Debras

Responsable entretiens

Alban Smith

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquétiste

Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargée de communication

Maëlys de Bourayne

LF